

Licence de philosophie

Deuxième année

Année 2011/2012

Directeur de mémoire : Patrick Lang

Adrien Calvez

La pitié comme fondement de la morale

Le fondement de la morale

d'Arthur Schopenhauer

Introduction

Biographie :

Arthur Schopenhauer naît le 22 février 1788 à Dantzig en Prusse. Son père, Henri Floris Schopenhauer, le destinera au commerce. Cependant à la mort de celui-ci, en 1805, Arthur Schopenhauer renoncera à sa carrière commerciale pour entreprendre des études aux lycées de Gotha, puis de Weimar. Il continuera ses études à Berlin où il étudiera trois trimestres; il y restera par désir d'entendre le philosophe Fichte, qu'il critiquera par la suite, notamment dans cet ouvrage, pour être trop dogmatique. Il donnera des cours dans cette même ville, dans la même université que le philosophe Hegel qu'il critiquera vigoureusement et partira au bout de six mois faute d'étudiants. Il meurt en septembre 1860 à Francfort-sur-le-Main suite à une pneumonie.

Pour l'année 1837 la Société Royale des Sciences du Danemark proposa une question dont l'enjeu central était de savoir où le fondement de la morale doit être recherché, dans l'idée de moralité qui serait un fait de conscience ou bien dans d'autres principes de la connaissance. *Le fondement de la morale* est une réponse à cette question: pour Schopenhauer le but ne sera pas d'établir une morale pratique mais plutôt de dégager le véritable fondement de la morale. Il reconnaît pourtant lui-même que s'il bouleverse les fondements c'est toute la morale qui sera aussi emportée. Le théorique est donc indéniablement lié au pratique, néanmoins le théorique doit pouvoir se libérer de tout intérêt et ne rechercher que la vérité en soi.

Pour répondre à cette question, Schopenhauer considère qu'il doit traiter de la morale en soi, en dehors de tout système métaphysique. Par conséquent la tâche restera inachevée car le point d'appui de l'éthique est la métaphysique. On peut notamment l'observer à travers les diverses religions qui fondent leur morale sur leur dogme. Ainsi pour

Schopenhauer, la métaphysique de la nature, la métaphysique des mœurs et celle du beau sont étroitement liées, en établissant une véritable métaphysique on pourrait donc en déduire le véritable fondement de la morale. Mais au vu de la question, il traitera ce problème isolément et n'accordera à la métaphysique qu'un appendice à la fin de son ouvrage. Pour établir son fondement de la morale, Schopenhauer commencera tout d'abord par critiquer ce qu'il considère comme le dernier grand événement en éthique à son époque, c'est-à-dire la morale de Kant. Il prendra appui essentiellement sur le *Fondement de la métaphysique des mœurs*. Schopenhauer opposera à cette morale, qu'il trouve trop formelle, un principe tiré de l'expérience.

I) Critique de la morale de Kant

1) Vue d'ensemble

Pour Schopenhauer, le mérite de Kant réside dans le fait d'avoir séparé la morale du bonheur, contrairement aux philosophes anciens qui identifiaient les deux et aux modernes qui introduisaient un rapport de causalité entre la morale et le bonheur en imaginant un autre monde où l'on serait récompensé. Dans son *Fondement de la métaphysique des mœurs*, Kant part du principe qu'il existe des lois morales pures, indépendantes de tout établissement humain. Il n'y aurait donc qu'une seule éthique possible à laquelle les hommes devraient se conformer. Cependant Kant ne le démontre pas mais l'admet; c'est donc une pétition de principe. Afin d'éclaircir la notion de loi, Schopenhauer la définit et lui donne deux sens : tout d'abord la loi civile qui est un arrangement établi par les hommes, et ensuite les lois de la nature tirées de la répétition

d'expériences constantes. L'homme faisant partie de la nature, sa volonté est bien soumise à une loi, mais c'est celle du déterminisme des motifs. Il faudrait donc démontrer qu'il existe une loi différente de ce déterminisme, sinon il n'y aurait aucun intérêt à introduire des lois en morale. Kant pose sa loi morale comme absolue et inconditionnelle. Pourtant une obligation n'a de sens que si elle est subordonnée à un châtement ou à une récompense. En effet, pourquoi un homme brimerait-il sa volonté et se soumettrait-il à une loi s'il n'y trouvait aucun intérêt ? Si les chrétiens suivent les lois du décalogue, c'est parce qu'il y a une volonté extérieure, Dieu, qui distribue les récompenses et les châtements. Si on sépare cette morale de la théologie, alors elle perdrait tout fondement et il n'y aurait aucune raison de s'y soumettre. D'ailleurs, Kant dans la *Critique de la raison pratique* finit par concilier la vertu et le bonheur en postulant d'abord une récompense : le souverain bien qui fera la synthèse des deux, et l'immortalité de l'âme. La morale de Kant n'est donc pas inconditionnelle mais elle se fonde sur un intérêt. Si l'on suit cette morale en admettant le souverain bien et l'immortalité de l'âme, on le fait pour des motifs égoïstes, cela n'a donc pas de valeur morale.

2) Les devoirs envers nous-mêmes

Si nous avons des devoirs envers nous-mêmes, ce sont comme tous devoirs, des devoirs de charité ou des devoirs de justice. Pour le devoir de charité, on ne peut pas manquer de s'aimer soi-même, d'avoir un souci de soi, ceci est intuitif et n'a donc pas besoin d'être érigé en devoir. « Contre qui consent pas d'injustice », c'est par ce principe que Schopenhauer récusera l'idée que l'on puisse commettre une injustice envers soi-même. Je consens toujours à ce qui m'arrive du fait de ma propre volonté, on ne peut donc pas commettre une injustice envers soi-même. Nous n'avons pas besoin de devoirs pour nous soucier de notre conservation, la peur est suffisante. Si Kant introduit ces devoirs envers nous-mêmes, c'est pour

justifier ses préjugés contre le suicide. Mais il y a bien une différence entre l'homme et la bête: l'homme est non seulement exposé aux souffrances physiques, mais connaît aussi les douleurs morales; en compensation il a le privilège, lorsque ses maux sont trop grands, de mettre fin à son existence lorsqu'il le veut.

3) Le fondement de la morale chez Kant

Pour Kant, le jugement moral serait un jugement synthétique *a priori* qui s'appliquerait à tous les êtres raisonnables, dont les hommes. La raison pure serait donc quelque chose qui existe par elle-même mais pour Schopenhauer la raison est un attribut de l'homme, elle ne peut pas être pensée indépendamment. Il prend l'exemple de l'intelligence, c'est une propriété des êtres animés et on ne peut la penser en dehors de la nature animale. Ainsi ne connaissant la raison que sous forme d'une propriété humaine, on ne peut pas penser un être raisonnable imaginaire en dehors de l'homme. Pour Schopenhauer Kant pense aux anges, l'hypothèse sous-entendue par cet être raisonnable est l'existence d'une âme raisonnable qui subsisterait après la mort; pourtant Kant prétendait se couper de la métaphysique dans la *Critique de la raison pure*. La raison serait l'essence de l'homme, mais pour Schopenhauer elle est seulement secondaire, le seul élément métaphysique indestructible est la volonté. La morale de Kant ne se fonde pas sur l'expérience, que ce soit le monde extérieur ou la conscience humaine, Schopenhauer se targue d'avoir mieux compris la morale de Kant que certains kantien voyant cette morale comme un fait de conscience. Il serait d'ailleurs assez étrange qu'un fait de conscience ait mis autant de temps à être découvert. Cette morale a donc pour matière sa seule forme. Mais l'homme agit de façon égoïste, il n'y a aucune raison qui le pousserait à se plier à cette loi. La morale détermine la conduite de l'homme, elle agit réellement, c'est pourquoi son motif doit être réel, tiré de l'expérience qui s'offre à nous, et doit donner lieu à une action assez puissante pour faire obstacle à l'égoïsme. La morale de Kant manque de

substance réelle et par conséquent d'efficacité.

Pour Schopenhauer tout comme pour Kant, il n'y a pas de liberté dans les actions humaines, pourtant ce dernier l'admet pour sa morale par le postulat « Tu peux car tu dois ». Or si quelque chose n'est pas et ne peut pas être, aucun postulat ne peut changer ce fait. Comment une raison pure ne s'appuyant sur aucun objet de volonté, sur aucun intérêt, pourrait-elle être le motif d'une action et ainsi devenir pratique ? Même pour Kant c'est un mystère et ce serait perdre son temps que de l'expliquer. Mais si on affirme l'existence de quelque chose qui est inconcevable il faut alors qu'il soit démontré par un fait du réel. Or l'impératif catégorique n'est pas tiré de l'expérience. Et si nous ne pouvons ni démontrer la réalité d'une chose ni concevoir sa possibilité alors il n'y a aucune raison de croire en son existence. La morale de Kant n'ayant pas d'appui sur le réel, ses idées flottent en l'air et ne font que masquer le fait qu'elle repose sur la théologie chrétienne.

4) Le principe premier et les dérivés de ce principe

Le principe premier de Kant est « Agis uniquement d'après une maxime telle que tu puisses vouloir, au même moment, la voir érigée en loi universelle, valable pour tout être raisonnable ». Schopenhauer définit l'action morale comme une action qui serait dépourvue de tout motif égoïste. Par conséquent ce principe premier n'a pas de valeur morale, il m'arrange lorsque je suis patient. Si j'érige la maxime de l'injustice en loi universelle je ne peux pas y consentir lorsque je suis passif car je deviens victime de cette injustice. Si je m'imagine assez puissant pour rester toujours agent, je peux très bien consentir à ériger l'injustice en loi universelle. Ce principe n'est donc pas un impératif catégorique mais hypothétique, il est lié à une condition sous-entendue. Kant divise les devoirs en deux catégories, les devoirs de pures vertus que sont les devoirs de charité, et les devoirs de justice. La maxime contraire de ces devoirs de justice ne serait pas concevable sans contradiction lorsqu'elle serait érigée

en universel. Pourtant la maxime de l'injustice définie comme la force se substituant au droit, si on l'érige en universel, est tout à fait concevable, c'est même la loi qui gouverne la nature. Le deuxième principe de Kant se fonde sur l'hypothèse d'un être raisonnable vu comme une fin en soi. Or une fin est « le motif direct d'un acte de volonté », la fin est toujours la fin d'une volonté. Elle n'a pas de sens hors de ce rapport. Ceci exclut donc l'idée de fin en soi. De même pour la valeur absolue qui appartiendrait à cette fin en soi. Une valeur s'applique à des objets, elle est donc relative, et elle naît de la comparaison de ces objets. On ne peut pas penser une valeur en dehors de ces relations. Kant énonce son second principe de cette manière : « Agis de manière à traiter l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans celle d'autrui, toujours comme étant aussi une fin, jamais comme un pur moyen » ; c'est une formule détournée pour dire « Aie égard non pas à toi seul mais aux autres ». Le seul intérêt de la formulation de Kant est qu'il peut y enfermer les devoirs envers soi-même. Cette formulation ne nous avance pas pour l'établissement de la morale. Les hommes agissant avant tout par des motifs égoïstes, il n'y a toujours aucune raison pour qu'ils soumettent leur volonté à une telle loi. Et si certains le font, l'explication réside dans la diversité des caractères de chacun. La troisième forme du principe moral de Kant est l'autonomie de la volonté, le devoir abdiquerait tout intérêt. Cependant toute action suppose un intérêt, c'est ce qui excite ma volonté, si elle n'est pas poussé par un intérêt, je n'agis pas.

5) Théorie de la conscience

Kant imagine la conscience morale comme un tribunal, où il y aurait un accusé, nous-mêmes lorsque nous aurions fait une mauvaise action, et un juge. Il en arrive à la conclusion que ce juge serait une personne différente de nous car si l'accusé et le juge étaient une même personne l'accusé ne manquerait jamais de gagner le procès. Cet être saurait tout de nous et

aurait la toute-puissance en tant qu'exécutif. Mais qui serait-il ? Une fois dépouillé de toute vision juridique, on voit que la conscience est suscitée par le conflit de motifs opposés, et ainsi délibère sur une action à faire, ou ressasse une action déjà effectuée. Elle n'est d'ailleurs pas nécessairement liée à la morale, on peut très bien regretter de ne pas avoir agi assez pour son intérêt personnel.

6) Théorie de la liberté

Pour Schopenhauer, si Kant a bien eu un mérite, c'est de concilier la liberté avec la nécessité. Il n'y a pas de liberté d'indifférence, toute action de l'homme est liée à un enchaînement de motifs nécessaire. Pourtant la responsabilité implique que l'on aurait pu agir autrement. La conscience de la responsabilité de ses actions serait contradictoire avec un monde déterminé. Kant résout ce problème en opposant au caractère empirique le caractère intelligible. Dans le monde empirique toutes les actions sont déterminées. Cependant la liberté de l'homme réside dans le caractère intelligible, dans son essence même qui est inaccessible par l'expérience. Ce caractère intelligible, appelé la *chose en soi*, sert de fondement aux phénomènes, il est en dehors de l'espace et du temps et n'est donc pas soumis à l'enchaînement nécessaire des motifs. Contrairement à ce que nous pouvons croire, la liberté de l'homme se situe non pas dans ses actions mais dans son être. Les actions d'un homme reflètent ce qu'il est et bien que celles-ci soient déterminées, il aurait pu être un autre. Un être ne se sent pas responsable de ce qu'il fait mais au fond de ce qu'il est.

II) Le seul véritable fondement de la morale

1) Le problème

Pour Schopenhauer le principe de la morale doit être donné à la première intuition, on doit pouvoir trouver le fondement de la morale dans la nature. Cependant les deux mille ans ayant précédé Schopenhauer semblent vains pour construire une morale. Elle paraît artificielle et prend appui sur la religion. La loi civile peut permettre d'imposer la justice, mais pas la charité ou la bienfaisance. L'honnêteté que l'on rencontre ordinairement chez les hommes n'est pas dans leur nature, elle est soumise à deux contraintes. Tout d'abord, les lois établies, la puissance de l'État est plus grande que celle de chaque individu, ainsi elle protège le droit de chacun. La seconde est l'honneur au sens mondain. Nous ne voulons pas avoir une mauvaise image auprès de l'opinion publique. Si l'on réduit ces deux contraintes à néant on verrait mieux la monstruosité de l'homme motivé par l'égoïsme et la méchanceté qui serait le plus manifeste d'après Schopenhauer, mais aussi mieux les instincts moraux. En examinant les diverses conduites de l'homme et en les ramenant à leur principe dernier, on pourrait savoir s'il existe des actes ayant une valeur morale et ainsi trouver le véritable fondement de l'éthique.

2) Le critère d'une véritable action morale

Il faut donc trouver un critère pour trouver une action morale. Chez l'homme tout comme chez la bête le principal motif d'une action est l'égoïsme, c'est de cette façon qu'il essaye de préserver son existence et de se prémunir des souffrances. L'homme se voit comme le centre du monde, la cause réside dans le fait que chacun de nous se connaît immédiatement, et ne connaît les autres qu'indirectement. Tout objet n'existe pour nous qu'en tant qu'il est dans notre conscience. La mort est alors la disparition de l'univers pour l'homme. Cet univers disparaît en même temps que cesse

notre conscience. La volonté de vivre, voilà ce qui nourrit l'égoïsme. Celui-ci peut mener à des fautes lorsque j'utilise la souffrance d'autrui comme un moyen. Mais il existe un autre type d'action, où je prends la souffrance de l'autre comme but : c'est la méchanceté. Il faut donc trouver un motif assez puissant pour combattre l'égoïsme et la méchanceté. Ce motif doit résulter d'un sentiment de justice.

3) Le seul motif moral véritable

Pour trouver ce principe au fond de l'action morale Schopenhauer pose un certain nombre d'axiomes :

- 1) Nulle action ne peut se produire sans un motif suffisant.
- 2) S'il existe un motif suffisant l'action ne peut pas ne pas se produire.
- 3) Ce qui met la volonté en mouvement doit toujours avoir quelque rapport avec le bien ou le mal.
- 4) Toute action se rapporte à un être qui peut ressentir le bien et le mal. Schopenhauer réintroduit ainsi le devoir moral que nous avons envers les animaux.
- 5) Cet être est ou l'agent ou quelqu'un d'autre soumis à l'action, qui tourne à son avantage ou à son détriment.
- 6) Toute action qui dans sa fin dernière concerne le bien ou le mal de l'agent est une action égoïste.
- 7) Ce qui est dit ici pour les actions est valable aussi pour les omissions.
- 8) L'égoïsme et la valeur morale sont des termes qui s'excluent.
- 9) L'importance morale d'une action ne peut dépendre que de l'effet sur autrui.

Voici les prémisses qui vont permettre de déterminer un véritable fondement de la morale. Lorsque mon action est motivée par mon intérêt ou par l'intérêt de l'autre quand j'espère en tirer un quelconque honneur ou une récompense ou bien encore quand ce souci de l'autre est motivé par la peur, notamment de Dieu, alors cette action est appelée égoïste. La seule

action de bonté morale est lorsque le bien et le mal de l'autre deviennent le motif de mon action de la même façon que mon bien l'est d'habitude. Pour que le bien de l'autre devienne le motif de mon action, il faut que je compatisse à son mal. C'est là le phénomène de la pitié, cette participation immédiate aux souffrances d'autrui. Je m'identifie à l'autre bien que je ne puisse pas me glisser dans sa peau, j'utilise sa seule représentation pour faire comme si la différence entre cet autre et moi n'existait pas, et c'est le seul principe de toute action morale. On peut donc dégager trois motifs généraux pour toutes les actions de l'homme: l'égoïsme qui est en partie indifférent pour la morale mais qui est blâmable lorsqu'il utilise les souffrances d'autrui pour arriver à ses fins ; la méchanceté qui est blâmable ; et la pitié qui est morale. Dans le phénomène de pitié nous ne ressentons pas la douleur de l'autre en nous, nous voyons bien que c'est l'autre qui souffre, pas nous. D'ailleurs plus nous sommes heureux, plus notre état fait contraste avec la douleur d'autrui, plus nous sommes alors sensibles au phénomène de la pitié.

4) Les vertus qui découlent de ce principe

Pour Schopenhauer, il y a deux vertus qui découlent de cette pitié. Tout d'abord le devoir de justice : la pitié me pousse à combattre les motifs d'intérêt et la méchanceté. Et à un degré supérieur le devoir de charité : ici la pitié me pousse à agir activement pour le bien d'autrui. Ainsi la pitié n'est pas nécessairement appelée à tout moment chez tout le monde. Mais lorsqu'elle est appelée, elle nous pousse à ne pas utiliser la souffrance d'autrui comme moyen pour atteindre un but et l'on suit alors le principe « Ne lèse personne ». Les principes moraux ne sont pas au fondement de la moralité, ils n'en restent pas moins indispensables pour qui veut suivre une vie morale, car sans ces principes, dès que nous serions inclinés par des instincts contraires, nous serions en proie aux passions. Il faut savoir se commander soi-même pour se tenir à ses principes. Il y a deux voies

pour l'injustice, la violence et la ruse, et si le mensonge est illégitime c'est qu'il est un instrument de la ruse. Mais tout comme j'ai le droit d'utiliser la violence pour me prémunir de la violence, j'ai aussi le droit d'utiliser le mensonge afin de me protéger. Il existe même certains cas où c'est un devoir de mentir, s'il procure un grand bien. Le phénomène de pitié me poussant à agir pour l'intérêt d'autrui est observable, pourtant l'explication de son existence reste un mystère.

5) La diversité des caractères

Les hommes sont plus ou moins sensibles à cette pitié. La diversité des caractères prend racine dans le caractère intelligible. Le caractère d'un homme est donc contenu entièrement dans l'essence de celui-ci et ne peut changer au cours d'une vie. Schopenhauer défend la thèse de l'immutabilité des caractères et renie par conséquent toute prétention à faire évoluer les mœurs. Si cette idée était possible, la religion n'aurait pas été une perte de temps. Tout être agit selon sa nature, l'homme aussi. On ne peut pas changer un égoïste en homme vertueux ; il faudrait changer son essence profonde. À l'aide de motifs on peut montrer à des hommes égoïstes leur intérêt de suivre la légalité, mais on ne peut pas les faire devenir vertueux. Les actions témoignent de notre moralité ou de notre immoralité inscrite dans notre être. Ce que nous respectons ou haïssons chez quelqu'un, ce n'est pas une apparence changeante mais bien son être. La responsabilité revient à la chose en soi, les actions ne sont que des indices.

6) Le fondement métaphysique de la morale

La pitié reste un fait qui demeure inexplicé, il faut donc une explication métaphysique afin d'éclaircir ce mystère. Le bon est conforme aux désirs d'une volonté individuelle. Si quelqu'un n'aime pas entraver la volonté

d'autrui, ceux qu'il aide le qualifieront d'homme bon. La bonté est donc le jugement d'un sujet qui est en qualité de patient. L'homme bon traite le moi d'un autre comme il traite le sien. Il faut donc se demander si c'est lui qui est dans l'erreur ou bien l'égoïste. Dans le domaine empirique la vision de l'égoïste est exacte, la différence entre moi et l'autre paraît absolue. Nous sommes divers dans l'espace ; voilà ce qui sépare mon bien et mon mal de celui d'autrui. Nous nous connaissons seulement grâce à nos désirs, les données de nos sens ou bien nos actes de volontés. C'est-à-dire que nous nous connaissons seulement en tant que phénomènes; cependant ceci n'épuise pas le sujet. L'être en soi nous est inaccessible. Ce qui rend possible la multiplicité c'est l'espace et le temps. Schopenhauer reprend l'esthétique transcendantale de Kant, l'espace et le temps sont des formes de notre faculté intuitive, mais ne sont pas des caractères des choses en soi. La multiplicité des êtres n'est qu'une apparence qui reflète l'unique, la chose en soi. Schopenhauer s'inspire des hindous qui appellent cette illusion le voile de Maya. Une fois ce voile levé, on comprend qu'il n'y a qu'un seul et même être qui se manifeste à travers tout ce qui vit : le vouloir-vivre cosmique. Ceci expliquerait le phénomène de la pitié, l'individu reconnaît son être propre à travers un autre. Pour l'égoïste toute réalité disparaît avec lui lorsqu'il meurt, tandis que l'homme bon, à sa mort, sait qu'il subsiste à travers les autres.

Conclusion :

Schopenhauer sait que sa manière fonder la morale est singulière en Occident et qu'elle se heurtera à la plupart des philosophes occidentaux ayant pour habitude de fonder la morale autrement. D'ailleurs, bien qu'étant le seul à avoir répondu à la question de la Société Royale, il ne reçut pas le prix notamment pour ses attaques envers Kant et Fichte. La morale de Schopenhauer est dépressive, il nie toute progression de l'humanité vers la vertu et son seul principe moral, la pitié, n'aide que très peu un établissement de la morale.

Édition utilisée :

Arthur Schopenhauer, *Le fondement de la morale*, Édition Poche 2010

Sommaire :

Introduction	2
Biographie.....	2
I) Critique de la morale de Kant	3
1) Vue d'ensemble.....	3
2) Les devoirs envers nous-mêmes.....	4
3) Le fondement de la morale chez Kant.....	5
4) Le principe premier et les dérivés de ce principe.....	6
5) Théorie de la conscience.....	7
6) Théorie de la liberté.....	8
II) Le seul véritable fondement de la morale	9
1) Le problème.....	9
2) Le critère d'une véritable action morale.....	9
3) Le seul motif moral véritable.....	10
4) Les vertus qui découlent de ce principe.....	11
5) La diversité des caractères.....	12
6) Le fondement métaphysique de la morale.....	12
Conclusion.....	13